

charlotte
carter

coq au vin

Christian Bourgois éditeur



COQ AU VIN

*du même auteur
chez le même éditeur*

RHODE ISLAND RED

CHARLOTTE CARTER

COQ AU VIN

Traduit de l'anglais
par Michel DOURY

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
Coq au vin

© Charlotte Carter, 1998
© Christian Bourgois éditeur, 1998
pour la traduction française
ISBN 2-267-01457-2

I

Voyager léger

J'étais épuisée. Mon saxophone pesait plus lourd que moi.

Ce matin-là, je m'étais réveillée de bonne heure et je m'étais jetée dans un tourbillon d'activités, certaines nécessaires, d'autres qui ne pressaient pas.

Je m'étais d'abord installée un peu au nord du quartier des théâtres. Ça n'avait pas mal marché. Ce n'était pas mon terrain de chasse habituel. Je m'étais mise là un peu par hasard. Pourquoi cela rendait-il si bien ? Peut-être les gens avaient-ils le rhume des foins, les hormones en mouvement, ce qui les poussait à apprécier les chansons d'amour. J'avais attaqué avec *Spring Fever*. Quand on joue dans la rue, on ne sait jamais ce que ça va donner, cela tient aux gens, à vous, à l'heure et à la saison. Quand on a fini son numéro, on planque ses sous et on déménage.

Je suis ensuite allée jusqu'à Riverside Park, et j'y suis restée un bon moment, puis j'ai fait mes deux heures de travail bénévole à la soupe populaire d'Amsterdam Avenue, j'ai acheté du café en grains chez Bazar, puis j'ai pris le métro pour aller acheter

une anche de saxo dans Bleecker Street et choisir des échantillons de peinture chez le quincaillier, ensuite j'ai joué sur Lower Park Avenue, plus près de chez moi.

On doit croire que je ne tiens pas en place. Pensez-vous, je suis paresseuse comme une couleuvre.

Ce que j'essayais de faire, c'était d'échapper à mes pensées. D'où ce déploiement d'activité.

La veille, pendant le dîner, ce salaud de Griffin m'avait annoncé qu'il ne passerait pas la nuit chez moi parce qu'il avait d'autres projets. Point à la ligne.

Cela m'est déjà arrivé. Nos relations sont à un tournant. Ou alors je me trompe. Le temps a passé et je fais le point. Il m'a présentée à sa famille. Maman veut savoir si c'est pour de bon. Je me demande avec persévérance si, le sexe, c'est si important que ça. Je continue ou j'arrête ?

Et quinze jours plus tard, avant que je sois parvenue à une conclusion, il me plaque.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

J'en arrive toujours à cette même question, qu'est-ce que ça veut dire ?

Je n'ai pas passé la nuit à pleurer. Je me suis mise à poil, j'ai allumé la radio et j'ai fini ce qui restait de whisky. Quand j'ai cassé la jardinière du salon, c'était un accident : une de mes chaussures a atterri dedans.

Je n'arrivais pas à m'endormir. Sur les coups de deux heures du matin, j'ai décidé que, oui, le sexe ça avait valu le coup. Et quand je me suis réveillée, ç'a été le tourbillon.

Si bien que je ne tiens plus debout. J'ai remballé le saxo et je suis rentrée chez moi, près de Gramercy Park.

Le clochard était de retour. Il avait disparu du quartier depuis si longtemps que tout le monde le croyait mort. Mais il était là, porteur d'une minerve, et toujours aussi mal embouché, à mendier des dollars en lançant des injures à ceux qui lui refilaient de la mitraille. J'ai mis un dollar dans sa soucoupe :

« Vous pourriez pas vous coiffer ? » m'a-t-il dit.

J'ai foncé au supermarché puis chez le petit marchand de vin du coin, où un vin blanc chilien passe pour le haut de gamme.

Je m'en suis servi un verre, j'ai allumé la radio, j'ai lu mon courrier, avant de m'intéresser au répondeur.

« Nanette, c'est moi. À propos de ce soir. Tu n'as pas oublié ? Parce que j'ai quelque chose à te dire. Je... Je te le dirai quand tu seras ici. Je vais faire les courses chez Penzler. Tu aimes toujours le porc, n'est-ce pas, chou ? »

Maman !

Flûte !

J'avais oublié. Il y a quinze jours, je lui avais dit que je viendrais peut-être dîner ce soir-là. Je suis allée vérifier sur le calendrier de la cuisine.

Je n'étais pas d'humeur à voir quelqu'un, surtout pas maman. Il allait falloir inventer des trucs, qu'avec Griffin tout allait au mieux, et que mon service d'assistante — entièrement bidon — à l'université de New York était formidable. Il faudrait soigneusement éviter d'évoquer le saxophone ou les amis que je m'étais faits dans la rue, bref toute allu-

sion à ma carrière de musicienne ambulante dans les rues de Manhattan. Elle aurait peut-être accepté mon mensonge concernant ce job à l'université — au moins me donnait-on régulièrement des travaux de traduction — mais à l'idée que je soufflais dans dans un saxophone au coin des rues derrière un vieux feutre cabossé où les passants jetaient des sous, elle serait immédiatement devenue folle. Et, en plus, il faudrait que je traîne mes fesses au fin fond de Queens par la ligne F.

Ça n'allait pas être possible, n'est-ce pas, j'avais des devoirs à corriger et puis, aussi, je toussais — bruit de toux — non, pas ce soir. Peut-être demain, mais pas ce soir.

Parce que j'ai quelque chose à te dire.

J'ai retourné ça dans ma tête. Qu'avait cette phrase enfantine pour me turlupiner ainsi ? Parce que ce n'était pas le style de Mrs Haynes, tout simplement. Il y avait quelque chose qui clochait. Et puis aussi ce léger trémolo dans la voix.

Était-elle tombée malade ? Le cœur ou un cancer ? Mon Dieu.

J'ai sauté sur le téléphone et j'ai composé son numéro. Personne.

J'ai enfilé ma veste et verrouillé la porte derrière moi.

Arrivée à mi-chemin de la station de métro, je me suis dit que j'étais sans doute en train de devenir folle. Il devait bien exister trois millions d'autres raisons pour que maman ait paru soucieuse. C'était peut-être bien sa santé, mais de là à penser que la mort frappait à sa porte...

Alors, pourquoi n'avait-elle pas décroché ? Elle était peut-être chez Penzler, la riposte d'Elmhurst à Dean & DeLuca, en train d'examiner les poulets rôtis, les côtes de porc en sauce, ou d'attendre son tour pour se faire servir une livre de salade de pommes de terre. Ou alors elle était dans la cour, ou chez les Bedlow d'où elle rapporterait le gâteau aux fruits de notre dessert.

J'étais arrivée à la Sixième Avenue. J'ai pris la direction du centre au lieu d'aller à la station de la 23^e Rue. Inspiration soudaine. J'avais besoin d'un remontant avant de me mettre en route, et puis il me fallait le soutien de la seule personne ayant la tête sur les épaules et sur qui je pouvais toujours absolument compter, ma vieille amie Aubrey Davis, qui est danseuse topless.

À neuf ans, je faisais les additions en moins de temps qu'il n'en faut pour frotter une allumette et je pouvais jouer *Misty* en accompagnant le disque d'Erroll Garner qui appartenait à mon papa. Aubrey, elle, savait danser. J'en mourais de jalousie. Je lui ai parlé de Josephine Baker. Aubrey a essayé de faire de moi une Josephine, car c'était ma meilleure copine. Mais c'étais sans espoir. À quatorze ans, j'ai abandonné ce rêve.

C'est vers cette époque, un beau soir d'été, que la mère d'Aubrey l'a abandonnée. Elle est allée jouer aux cartes avec des gens et elle n'est jamais revenue. À l'école, je brillais comme une étoile au firmament. Aubrey, quand elle daignait se joindre à nous, était toujours en butte aux moqueries des autres gosses, à cause de ses vêtements, de sa pauvreté, de sa maman

puis, plus tard, de sa moralité. On n'aurait pas parié dix cents sur ses chances de s'en sortir. On aurait eu tort. Elle se débrouille très bien. Et elle se fout du passé.

C'est une des grandes attractions du *Caesar's Go Go Emporium*, exactement l'endroit qu'on imagine, contrôlé par la mafia dans le coin le plus crasseux de Tribeca, le seul où Robert de Niro n'ait pas encore lancé un restaurant italien.

Elle danse les seins à l'air, je l'ai dit, et ce qui dissimule le reste mérite à peine le nom de cache-sexe. Avec ses cachets et les pourboires, elle se fait un fric fou, qui échappe en grande partie au percepteur. J'ignore les détails, mais je crois qu'Aubrey possède un joli petit portefeuille d'actions, grâce à l'un de ses admirateurs de Wall Street. Je pourrais toujours la taper, mais, il y a très longtemps, j'ai fait le vœu de ne m'y résoudre que réduite à la toute dernière extrémité. Si je lui demandais deux cents dollars, elle m'ouvrirait un compte, avec la générosité que je lui connais. C'est une fille splendide. Je l'adore. Ma mère aussi qui, avec les autres dames du quartier, a essayé de faire son éducation.

De loin, on entendait les vibrations de la basse. *Caesar's*, j'ai horreur de cette boîte, j'ai horreur de ces Blancs avec leur cravate de cadre, qui viennent se rincer l'œil à contempler des nichons mous en sirotant un scotch coupé d'eau. J'ai également horreur de ces ouvriers du bâtiment en T-shirt Knicks qui boivent des Coors et gaspillent leur paye à se faire tailler des pipes. Je ne les supporte pas. Quant à Aubrey, elle comprend les hommes, toutes les sortes

d'hommes. Eux, ils l'adorent, avec ses cuisses caramel, ses cheveux décrêpés et cette voix comme du sirop de pomme.

Pas étonnant que, dans cette boîte, Aubrey soit devenue une vedette. Les autres danseuses sont des étudiantes paumées qui préfèrent montrer leur cul que vendre de la parfumerie derrière un comptoir, ou alors ce sont des camées accro au crack ou aux pilules. Quant à Aubrey, elle boit à peine et ne pense qu'à son travail. La danse, c'est sa passion, les clients s'en rendent compte immédiatement. Bizarre. On dirait même qu'ils la respectent.

Je suis entrée dans la salle obscure. Il n'y avait personne en scène, les filles faisaient la pause. J'ai traversé cette foule de vicieux d'un pas rapide. J'étais presque arrivée aux loges quand j'ai entendu une voix qui m'appelait :

« Nan ! »

Pétrifiée, j'ai fait celle qui n'entendait pas. L'autre a remis ça :

« Hé ! Nan ! »

Je me suis retournée. Comment quelqu'un que je connaissais pouvait-il traîner dans un endroit pareil et souhaiter que je l'y reconnaisse ?

À mon grand soulagement, ce n'était que Justin, le gérant de la boîte. Il était à l'extrémité du bar devant son rhum et tonic, avec entre les doigts une de ces longues cigarettes fines. Justin, qui se considérait comme un pauvre bouseux échappé d'Elko, Indiana, était le plus fervent admirateur d'Aubrey, sans que cela eût la moindre connotation sexuelle, c'était un pédé irrécupérable.

Justin éprouvait à mon égard une sorte de dédain poli qui avait pris un tour plutôt affectueux. Je n'étais pas le style de "femme" — c'était son mot — qui le ravissait car, à la différence d'Aubrey, je ne dormais pas toute la journée pour renaître au coucher du soleil comme un vampire, je ne portais pas de vernis à ongles ni de porte-jarretelles ni de talons aiguille avant neuf heures du soir, j'étais coiffée à la Jeanne d'Arc, je ne considérais pas que se faire offrir un verre était un des beaux-arts, je n'admirais pas Luther Vandross comme le faisait Aubrey, mais le pire c'est que je ne savais pas agiter mes fesses. Bref, il me trouvait trop intellectuelle et devait me croire lesbienne, ce qu'il condamnait autant que les diplômes. Cela dit, il éprouvait malgré lui de l'amitié pour moi et reconnaissait que j'avais des seins "stupéfiants". Nous avons bu un verre ensemble, une fois tous les deux, et une autre fois avec un ancien amant à moi, un Irlandais qui, à quarante ans, faisait encore tourner les têtes. Tom Farrell m'avait acquis des mérites aux yeux de Justin. Quant à Griffin, mon dernier petit ami, il n'avait vu Justin qu'une seule fois, et ils s'étaient mutuellement inspiré une sainte frousse.

Quand Aubrey m'a vue, elle a poussé un hurlement digne de Patti Labelle. Elle était complètement à poil et enduisait un corps parfait d'un machin scintillant.

« Aubrey, mets-toi quelque chose sur le dos ! »
Devant elle, je me faisais l'effet d'un lutteur de sumo, avec la peau de Godzilla.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ? m'a demandé

Aubrey en s'introduisant dans un peignoir couleur pêche.

— Je vais voir maman, je me suis arrêtée un moment. Tu n'as rien à boire ?

— Une minute ! »

De la porte, elle a crié à la cantonade :

« Larry, mon chou, je peux avoir un Jack Daniel's, sans glace ? »

Le verre a été servi en un clin d'œil. J'en ai bu une longue gorgée. Aubrey m'a dit :

« Nan, je te trouve un drôle d'air... Ce ne serait pas encore ce nègre qui t'ennuie ?

— Non, il ne s'agit pas de Griffin. C'est à cause de ma mère.

— Comment va ta maman ? » m'a-t-elle demandé, de retour à sa coiffeuse.

Comme je tardais à répondre, Aubrey a repris :

« Nan, quelque chose qui ne va pas ? »

J'ai fini par dire :

« Ce n'est sans doute rien.

— Que veux-tu dire ?

— Tu vas dire que je suis folle, mais enfin... »

Et je lui ai répété le message qui m'avait effrayée.

« Ma pauvre Nanette, tu te fais des idées ! Après tout, c'est peut-être une bonne nouvelle. Si ça se trouve, elle se remarie !

— Toujours aussi optimiste, Aubrey ! Maman se remarier ! Et avec qui ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

— Et moi ?

— Exactement, Nan. Tu n'es pas au courant de toutes ses affaires. »

J'ai remis mon nez dans le bourbon :

« Non, Aubrey, il ne s'agit sûrement pas de mariage.

— OK, mais ça ne veut pas dire qu'elle ait un cancer.

— Bien sûr, n'empêche que je suis inquiète. Ce qui explique aussi ma visite. Je me suis dit que, si tu avais deux heures de libre ce soir, tu pourrais venir avec moi.

— Désolée, chou, c'est impossible.

— OK, je n'aurais pas dû te demander ça.

— Ce que je veux dire, c'est que j'aurais bien deux heures de libres, mais je dois aller chercher quelqu'un à La Guardia.

— Ah ! »

Et j'ai pensé :

« Qui cela peut-il bien être ? » Avant de me rappeler à qui je parlais et pour qui elle travaillait. Je ne voulais rien savoir de tout cela. Bien sûr, c'était peut-être parfaitement innocent, mais inutile de s'appesantir.

Je suis restée encore quelques minutes, presque jusqu'au moment où elle devait retourner en piste. Elle a insisté pour me faire conduire en auto jusqu'à Queens. Il allait falloir que de la banquette arrière je contemple la nuque d'un type, à travers toute la ville et tout au long de Long Island Expressway jusqu'à Elmhurst. À moins qu'il entreprenne de me faire la conversation... On parlerait de quoi, de Heavy D, de la dernière drogue à la mode. J'en frissonnais d'avance.

Autre hypothèse, j'allais me farcir le métro, et

toutes ses innombrables stations. Et je n'avais même pas un journal pour passer le temps. Bref, j'ai choisi la voiture.

J'ai promis de rappeler Aubrey dès le lendemain pour lui dire ce qu'il en était de maman. En sortant, je suis naturellement tombée sur Justin :

« Qu'est-ce qui se passe, Smash-up ? (Smash-up, c'est comme ça qu'il m'appelle. Allez savoir pourquoi.) Je vous offre le dernier, pour la route ?

— Je suis pressée, Justin.

— Un rendez-vous ?

— Oui. Pour dîner. Avec ma maman.

— Rapportez-moi du pain de maïs. »

J'ai ri. Il ne savait pas à quel point il avait frappé juste.

La cuisine était impeccable, comme d'habitude. Ce qui n'avait rien d'étonnant, puisque maman ne cuisinait jamais. Elle n'achetait que des plats préparés, ou emballés sous vide, ou livrés à domicile.

« Maman ! Je suis là ! Où es-tu ? »

Sa robe de coton était comme ses meubles de cuisine, immaculée. Elle portait une jolie perruque coiffée à la page et un maquillage spécialement conçu par une vendeuse noire du Macy's qui se trouvait au centre commercial.

Cela devait faire huit ou neuf ans que papa l'avait plaquée, je ne me souvenais plus de la date exacte, mais elle, sûrement. Papa s'était remarié, avec une Blanche, un jeune professeur de l'école privée dont il

était maintenant le principal. Je le voyais rarement. Il semblait satisfait de sa nouvelle existence. Il versait régulièrement la pension alimentaire. Maman ne parlait jamais de lui.

« Nanette, qu'est-ce que c'est que ces chaussures ?

— On appelle cela des boots, maman.

— On dirait de ces choses que l'on met quand on va à la cave pour tuer un rat. Tu ne vas pas me dire que tu t'habilles comme ça pour..

— Écoute-moi, maman, raconte-moi ce que tu as à me dire. »

Elle a pris un air grave :

« C'est à propos de Vivian. »

Je me suis laissée tomber dans un fauteuil, soudain vidée. Dieu merci, il n'était question ni de mélanome, ni de mariage.

Quand j'étais petite, Vivian, la sœur de mon père, avait été ma baby sitter, mon amie et mon idole. Tante Vivian, cela signifiait des virées à Manhattan, des restaurants exotiques, des amis branchés, le théâtre d'avant-garde, ma première gorgée de bière, tout ce qu'on peut rêver de plus cool quand on a dix ans et que la petite sœur de votre papa est une personne sophistiquée, mannequin à temps partiel, qui va à des cocktail-parties et dans les piano bars, et qui fréquente les gens qui fabriquent réellement les disques de rock and roll.

Mon père éprouvait à l'égard de sa jeune sœur Vivian les mêmes sentiments que Justin à l'égard des gouines. Il désapprouvait complètement ses relations, ses occupations, les quantités prodigieuses de

vodka qu'elle descendait, son style de coiffure et son genre de vie, qu'il ne comprenait absolument pas.

Maman n'y comprenait rien non plus, ce qui ne l'empêchait pas d'adorer Vivian, peut-être pour les mêmes raisons qui l'avaient poussée à adopter Aubrey. Maman, le cœur brisé, voyait Vivian gaspiller son argent, boire comme un trou, éprouver des passions malheureuses pour des petits cons, s'arrêter pour souffler un peu, avant de remettre ça.

Puis Vivian s'était mariée et elle avait divorcé deux ou trois fois, elle avait quitté New York, elle y était revenue une demi-douzaine de fois, elle était allée à Chicago, au Mexique, en France, emmenée par une bande d'amis ou un amant. Elle s'était définitivement fâchée avec papa pendant ces terribles années de foire des années quatre-vingt, où elle avait sombré dans la cocaïne. Ils ne se parlaient plus, et depuis huit ou dix ans, nous ignorions même ce qu'elle était devenue.

Et, apparemment, il lui était arrivé quelque chose de grave. J'ai demandé :

« Elle est... morte ? Comment est-ce arrivé ?

— Non, elle n'est pas morte.

— Alors, qu'est-il arrivé à tante Vivian ?

— Elle a des ennuis. Attends une minute. »

Maman est allée dans la salle à manger.

La journée avait été bizarre avant même que je franchisse le pont de Queens. Que se passait-il donc ?

Toute bouleversée, je suis restée assise dans la cuisine à contempler les plats surgelés de notre dîner attendant d'être glissés dans le four à micro-ondes. Enfin, Dieu merci, maman n'avait pas essayé de me

joindre à l'université, parce que cela aurait donné lieu à un échange téléphonique intéressant. Mais je l'avais toujours dissuadée de m'y appeler sous prétexte que, n'étant qu'à temps partiel, je ne disposais pas d'un bureau personnel.

« Regarde. »

Et elle m'a tendu une carte postale tarte représentant la tour Eiffel, et un télégramme. Au dos de la carte postale, j'ai lu :

« Plus de nouvelles depuis longtemps. Désolée de vous taper mais je suis fauchée. Pouvez-vous faire un effort, ce que vous pourrez. Baisers, Viv. » Sous la signature, il y avait une adresse à Paris, rue du Cardinal-Lemoine.

J'allais poser une question à maman, mais elle m'a dit de d'abord lire le télégramme, envoyé environ une semaine après la carte postale :

« JEAN AS-TU REÇU MA CARTE ? SITUATION PIRE. COINCÉE. VIV. »

D'une voix blanche, j'ai demandé :

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je l'ignore, chérie, je l'ignore. J'ai fini par appeler ton père. Après tout, c'est sa sœur. »

Elle avait dit cela d'un ton rogue, l'œil glacial.

« Sans blague, tu as téléphoné à papa ?

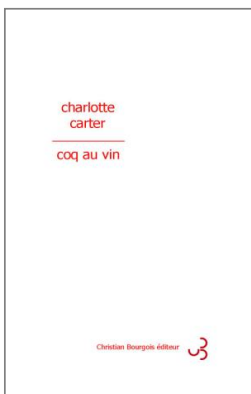
— Parfaitement. »

J'ai essayé d'imaginer Mrs Papa II, la Blanche, décrochant son téléphone dans leur appartement de Lincoln Center pour lui tendre le combiné. La tête qu'il avait dû faire ! J'ai demandé :

« Et qu'a-t-il dit ? Est-ce que Viv lui a écrit à lui aussi ?

Table

Voyager léger	7
Ne pouvons-nous être amis ?	23
Je ne savais rien de toi	41
Ça peut vous arriver aussi	57
Straight Street	67
La belle vie	72
Pop ! Pop ! Pop ! Pop !	88
Verdure	98
Artère parisienne	105
Quoi dire ?	108
Que faire ?	117
Pauvre papillon	120
Comme tu as changé	128
Ne rien faire en attendant de mes nouvelles	140
Wham Be-bop Boom Bam	149
Je veux parler de toi	158
Parting is not good-bye	174



Coq au vin

Charlotte Carter

Cette édition électronique du livre
Coq au vin de Charlotte Carter
a été réalisée le 13 juin 2011
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267014570).
ISBN PDF : 9782267022735.
Numéro d'édition : 1420.